

Intellectuels et prophètes

Romain Rolland – Stefan Zweig

Correspondance 1920-1927

Roger Dadoun

On a parlé, à bon escient, de romans-fleuves à propos des récits à plusieurs volets de Romain Rolland : dix volumes pour *Jean-Christophe*, trois forts volumes pour *L'Âme enchantée*. Qualification légitime, s'il est vrai que l'auteur s'est attaché à suivre ses personnages tout au long de leur vie, de la naissance à la mort, au travers de multiples situations. Sachant les liens intimes de Rolland avec la musique (*Beethoven, les Grandes époques créatrices*, 1516 p.), on parlerait aussi bien de romans "symphoniques", ou « polyphoniques », aux rythmes « chantants » et divers réglés sur ce fil rouge dynamique qu'il nomme "la divine harmonie". Mais, avant tout, sa création épistolaire mériterait d'être qualifiée de *Correspondance-fleuve*, tant elle est riche d'un nombre considérable de personnalités, des plus humbles aux plus illustres. La vaste *Correspondance* avec Stefan Zweig en est aujourd'hui à son deuxième volume – et l'on ne peut qu'être admiratif devant la patience de l'écrivain noircissant pour ses partenaires et lecteurs des pages entières, bourrées d'observations et réflexions – qui nous renvoient, pour plus de développements, à son monumental *Journal des années de guerre, 1914-1919*, 1910 p., que complète le *Journal de Vézelay, 1938-1944*, 1184 p.

Les échanges de lettres entre Rolland et Zweig, par leur substance historique comme par leurs fines et précieuses incitations psychologiques et morales, exigent une lecture à la fois attentive et comme scandée. Zweig apparaît comme le "compagnon de route" idéal de Rolland. La guerre de 14 a constitué pour tous deux un bouleversement capital : deux valeurs pour eux essentielles, l'Europe et l'Esprit, s'écroulent. Le tome II de la *Correspondance*, fort de 732 p. pour 331 lettres, révèle leur effort commun et constant pour aller cependant plus avant, vers un avenir de paix – tout en ayant conscience, avec crainte et lucidité, de l'imminence des conflits.

Les lettres de 1920-1927 se caractérisent par la vigueur et l'amplitude de leur relation : les deux auteurs se trouvent engagés, chacun selon son style propre, à la fois dans la poursuite de leur métier de lettres, d'écriture, aspect positif et créateur, souvent

source d'allégresse, et dans l'observation pointilleuse, exigeante, l'évaluation vitale d'une situation historique, sociale, politique imprégnée, rongée, pourrie par le venin qu'expectore une succession accablante, hallucinante, d'événements. Dans l'après-guerre et la décennie 1920, Romain Rolland fait preuve d'une étonnante vitalité créatrice. Après le rabelaisien *Colas Breugnon* et l'« hénaurme » *Liluli*, qui épate un Bernard Shaw (*Liluli* est « kolossal, grossartig, magnificent) et que traduit Zweig, Rolland entreprend en 1922 la rédaction de *L'Âme enchantée*, roman féministe d'une remarquable actualité, qu'il ne terminera qu'en 1933. Il s'intéresse au cinéma avec *la Révolte des machines*, inspirée par sa sœur Madeleine (pour laquelle j'ai tenu à rédiger une entrée dans le *Dictionnaire universel des Créatrices*, 2013, 3713 p.). A son abondante production théâtrale, il ajoute une nouvelle pièce, *Le Jeu de l'amour et de la mort*, dont la dédicace sert d'ouverture au tome II de la *Correspondance* : "A l'esprit fidèle, qui a le patriotisme de l'Europe et la religion de l'amitié, à Stefan Zweig, Je dédie affectueusement ce drame, qui lui doit d'être écrit." Rolland doit effectivement beaucoup à Zweig, qui lui consacre en 1920 une substantielle biographie, et se charge de diffuser son œuvre en Allemagne, tout en publiant lui-même de nombreux textes, qui connaissent un grand succès – dont il est assez lucide pour s'en méfier.

L'apport fondamental des lettres de 1920-1927 réside dans les éclairages quasiment prophétiques qu'elles projettent sur une réalité historique qu'elles anticipent et qui allait conduire à d'atroces affrontements et exterminations. Zweig évoque sa propre sensibilité – "je ne peux sortir de ma peau, c'est mon sort, peut-être mon don, de sentir très intensément et de loin les moindres répercussions dans la vie sociale et morale" – tandis que Rolland préserve une certaine distance, allant jusqu'à imaginer de "vivre pour les choses éternelles." Mais leurs témoignages vont dans le même sens, nourri d'une passion partagée. Zweig : "les pangermanistes ont un plan précis: assassiner tous les courageux ... pour s'emparer du pouvoir" (25.6.1922); "En Bavière, les Ludendorff

et Hitler ont envenimé tout le pays” (16.11.1923). Rolland : “Je regarde toutes ces convulsions, tous ces meurtres avec une pitié énorme, mais sans le sentiment qu’on puisse empêcher les hommes de se faire du mal” – tandis qu’il affirme, le 20.9.1926 : “Nous sommes à deux doigts de la guerre”, et épingle en ces termes un Mussolini: “Le demi-fou (ou bien, le double fou ?) qui déchaîne les quarts de fous que sont les Italiens, en arrivera à ses fins.”

Rolland et Zweig sont assurément des “intellectuels” – appellation dont on voit bien encore aujourd’hui qu’elle traîne toujours plus ou moins des relents de dénigrement. Or, il se trouve que ce sont des “intellectuels” comme eux qui voient clair, an-

nonçant, avec force, lucidité et pathétique, le sinistre futur. (Rolland : “Peut-on tuer la bêtise, la bêtise et sa fidèle compagne auprès des hommes: l’oubli !”). Hommes de lettres, ils sont encore plus et plus que jamais hommes de vivante mémoire – notre mémoire, ici et maintenant. Le lecteur des *Correspondances* ne manquera pas, les lettres en sont saturées, d’en capter les frémissements et les échos.

décembre 2015

Roger Dadoun est professeur émérite de littérature comparée, il est philosophe, psychanalyste et écrivain.